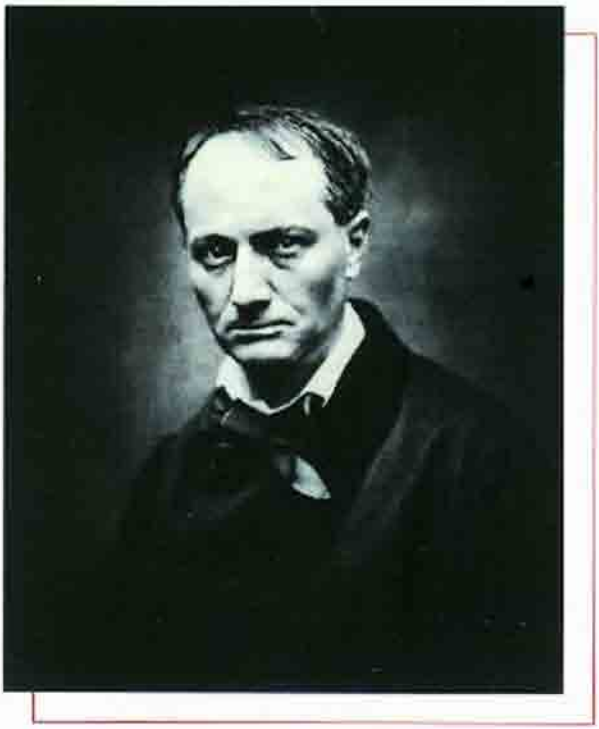
Pierre Pachet

Le Premier Venu

Baudelaire : solitude et complot



DENOËL

Extrait de la publication

Le Premier Venu

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR

Devant ma mère, Gallimard, 2007.

Loin de Paris, Denoël, 2006.

L'Amour dans le temps, Calmann-Lévy, 2005.

Aux aguets, Essais sur la conscience et l'histoire, éd. Maurice Nadeau, 2002.

Adieu, éd. Circé, 2001.

L'Œuvre des jours, éd. Circé, 1999.

Conversations à Jassy, Maurice Nadeau éd., 1997.

Avec Jean-Louis Faure, *Bêtise de l'intelligence* (sur Arthur Koestler, Sartre et S. de Beauvoir), Joca seria éd., Nantes, 1995.

Le Grand Âge, éd. Le Temps qu'il fait, 1993.

Un à un, de l'individualisme en littérature (Michaux, Naipaul, Rushdie), Seuil, 1993.

Les Baromètres de l'âme, naissance du journal intime, Hatier, Brèves/ Littérature, 1990 (édition revue et commentée, Poche/pluriel, 2001).

La Force de dormir, études sur le sommeil en littérature, Gallimard, 1988.

Autobiographie de mon père, Belin, 1987. Nouvelle édition, avec une postface de J.-B. Pontalis, éd. Autrement, 1994.

Le Voyageur d'Occident, Gallimard, 1983.

La Violence du temps, Fiodorov et Mourjenko, camp n° 389/36, Seuil, 1982.

Nuits étroitement surveillées, études psychologiques, Gallimard, 1981.

De quoi j'ai peur, essai, Gallimard, 1980.

Du bon usage des fragments grecs, Le Nouveau Commerce, 1976 et 1980.

Extrait de la publication

Pierre Pachet

Le Premier Venu

Essai sur la pensée de Baudelaire

Édition revue et augmentée

DENOËL

Extrait de la publication

Une première édition de cet ouvrage est parue chez Denoël en 1976
dans la collection « Les Lettres nouvelles » dirigée par Maurice Nadeau.

© *Éditions Denoël, 2009*

Extrait de la publication

« Le premier venu »

« Le premier venu » : nous proposons de nommer ainsi le personnage principal de l'essai qu'on va lire. L'expression est empruntée à Baudelaire. On sait combien le fascinaient le passant, ou la passante, cet être inconnu, quelconque, que le hasard extrait momentanément de la foule urbaine ; il a parlé de « l'âme qui se donne tout entière, poésie et charité, à l'imprévu qui se montre, à l'inconnu qui passe » (« Les Foules », « Le Spleen de Paris[1] ») ; il a rappelé le personnage de « L'Homme des foules » d'E. Poe, qui « se précipite à travers cette foule à la recherche d'un inconnu dont la physionomie l'a, en un clin d'œil, fasciné » (« Le Peintre de la vie moderne[2] »). On connaît d'autre part son attirance pour le « n'importe où », principe à la fois esthétique et moral, handicap revendiqué qui rehaussera le succès de l'artiste et le bonheur de l'être sensible : « N'importe où hors du monde[3] » et : « Je peux commencer *Mon cœur mis à nu* n'importe où, n'importe comment... pourvu que l'inspiration soit vive[4] » ; « Début d'un roman,

1. Baudelaire, *Œuvres complètes*, éd. Cl. Pichois, Pléiade, 1975, I, p. 291.
2. Pléiade, 1976, II, p. 690.
3. « Le Spleen de Paris », Pléiade I, p. 356.
4. « Mon cœur mis à nu », Pléiade I, p. 676.

Extrait de la publication

commencer un sujet n'importe où, et, pour avoir envie de le finir, débuter par de très belles phrases[1] » ; ou bien : « Commence d'abord, et puis sers-toi de la logique et de l'analyse. N'importe quelle hypothèse veut sa conclusion[2]. »

Ce passant rencontré n'importe où, c'est précisément « le premier venu », qui peut être reconnu de deux façons : tantôt il s'agit de le démasquer derrière les fausses grandeurs, ainsi « la grande gloire de Napoléon III aura été de prouver que le premier venu peut, en s'emparant du télégraphe et de l'Imprimerie nationale, gouverner une grande nation[3] » ; et « le premier venu, pourvu qu'il sache amuser, a le droit de parler de lui-même[4] ». Tantôt un mouvement inverse, d'exaltation et de transfiguration, révèle la grandeur unique du premier venu : le vitrier n'est que « la première personne que j'aperçus dans la rue », mais c'est lui qui, sans l'avoir voulu, va ouvrir « l'infini de la jouissance[5] » ; le rêveur sait que « le plaisir et le bonheur sont dans la première auberge venue, dans l'auberge du hasard, si féconde en voluptés[6] ». Le mangeur de haschisch, enfin, atteint « l'état mystérieux et temporaire... où le premier objet venu devient symbole parlant », où tout « — la première phrase venue, si vos yeux tombent sur un livre —, tout enfin, l'universalité des êtres se dresse devant vous avec une gloire nouvelle non soupçonnée jusqu'alors[7] ». On verra le rôle que nous réservons, à la suite pensons-nous de Baudelaire, à cet inconnu choisi par le hasard.

1. « Fusées », Pléiade I, p. 663.
2. « Hygiène », Pléiade I, p. 670.
3. « Mon cœur mis à nu », Pléiade I, p. 692.
4. *Ibid.*, p. 676.
5. « Le Mauvais Vitrier », « Le Spleen de Paris », Pléiade I, p. 286-287.
6. « Les Projets », Pléiade I, p. 315.
7. « Les Paradis artificiels », Pléiade I, p. 430-431.

INTRODUCTION

Sacrifice, peine de mort, solitude

Les idées de Baudelaire sur le sacrifice méritent-elles d'être prises au sérieux ? On se contente souvent de les rattacher à la pensée de Joseph de Maistre ; on pourrait aussi, plus généralement, les rapprocher des élucubrations plus ou moins délirantes que la période post-révolutionnaire a vues fleurir en Europe dès la première moitié du XIXe siècle, et qui se sont souvent concentrées sur l'institution de la peine de mort et sur son instrument typiquement français, la guillotine : comme si cet objet éminemment moderne — c'est une invention technique destinée à résoudre un problème politique sans souffrances inutiles — incitait certains esprits à une invention égale dans la justification et les modes d'emploi. Le poète Joukovsky, dans des conversations avec Gogol, « exposait certaines de ses idées favorites concernant l'amélioration du monde, telle par exemple la transformation de la peine capitale en un mystère religieux, avec la pendaison accomplie dans un endroit clos... L'édifice, les tentures, les voix chaudes du clergé et des chœurs (noyant tout bruit incongru) empêcheraient le condamné de donner aux assistants le spectacle criminel d'un homme qui affronte la mort avec le courage d'un fanfaron. » V. Nabokov, qui rapporte ces rêveries, a raison

Extrait de la publication

de s'en moquer, bien que lui-même ait choisi un thème tout à fait semblable pour l'intrigue de son roman *Invitation au supplice*[1]. En France, on pourrait citer presque au hasard Gabriel Galland, dont les écrits parurent entre 1827 et 1851 : « Il devait mourir et comme Jésus-Christ ressusciter ; comme Jésus-Christ, il devait se sacrifier pour l'humanité ; c'est pourquoi la guillotine devait être "conser-vée jusqu'à la fin du monde... pour celui qui se présentera en sacrifice". » R. Queneau est lui aussi fondé à intégrer cet auteur à la galerie de « fous littéraires » qu'étudie son personnage Chambernac ; mais on doit remarquer que le roman tout entier[2] s'appesantit douloureusement sur la question de l'individualisation dans la société ; à cet égard le délire de tel ou tel illuminé apparaît aussi adéquat à un aspect paradoxal de la vie sociale que les avatars plus ou moins absurdes et aveugles du destin de tel personnage réputé plus sensé.

L'attitude de Nabokov comme celle de Queneau incitent donc à considérer la question du sacrifice dans le monde moderne dans le cadre d'une question plus vaste et moins anachronique : à quel prix est-il possible, pour un individu vivant dans une société moderne, fondée sur le principe de l'égalité, de s'individualiser, de devenir « quelqu'un » ? Ce qui semble donner sa tonalité à cette nouvelle « question du sacrifice » n'est pas le rapport avec un Absolu, principe ou divinité à qui le sacrifice est offert, mais le rapport du sacrifiant ou du sacrifié avec son semblable. Un renversement historique semble s'être produit : dans les sociétés ouvertement sacrificielles, celles où un acte qu'on peut nommer sacrifice est fréquent et réglementé, le sacrifice humain est généralement rare ; dans la plupart des cas, c'est un objet ou une valeur, moins souvent un animal, que le sacrifiant offre à la des-

1. Tr. fr. Gallimard 1960 ; *Gogol*, tr. fr. 10-18, 1971, p. 41.
2. *Les Enfants du limon*, Gallimard 1938 ; Gabriel Galland, ch. CXXXI, p. 232.

Extrait de la publication

truction, et cet acte suffit à attester des liens verticaux (des hommes aux dieux) et horizontaux (interhumains) qui constituent un monde culturel. Au contraire, dans les sociétés post-révolutionnaires d'Europe et d'Amérique, le principe social prescrit l'indépendance des individus les uns par rapport aux autres, la disparition des absolus ou leur relativisation. Dans le jeu de la concurrence, de la compétition des mérites qui s'ouvre alors, la sélection des individus, si elle se conforme de près, globalement, à leur répartition entre les couches sociales existantes, manifeste pleinement son arbitraire dans le détail. La cohérence sociale tient à ce qu'à la promotion de l'un réponde la mise à l'écart de l'autre, les places à remplir étant théoriquement ouvertes à tous (ce sont des postes, non des offices). Une forme nouvelle de sacrifice s'instaure donc, ou plutôt une procédure qui semble — malgré d'évidentes différences — prendre la place, dans nos sociétés rationnelles, du rituel d'élimination ou d'élection que les sociétés traditionnelles connaissent sous la forme du sacrifice. La peine de mort peut apparaître dès lors, quelle que soit sa justification chaque fois, comme un cas particulier d'un processus inévitable, quotidien, invisible.

Campagnes électorales, enquêtes judiciaires, compétitions littéraires et artistiques ou sportives, brigue dans les carrières, sont apparemment des procédures indépendantes, pourvues chacune de sa légitimité, de sa rationalité dans le vaste cadre de l'exercice et de la reconnaissance des mérites individuels. Cela est vrai si l'on considère dans chaque cas le résultat obtenu, l'individu désigné, et lui seul : le candidat choisi est effectivement le meilleur, ou celui qui a l'agrément du plus grand nombre (malgré les paradoxes des... *décisions rendues à la pluralité des voix* signalés dès 1785 par Condorcet dans son *Essai*[1]) ; le condamné est bel et bien coupable,

1. *Cf.* G.-G. Granger, *Pensée formelle et sciences de l'homme*, Aubier 1967, p. 147.

le lauréat doué de qualités éminentes, comme le haut fonctionnaire. Les erreurs semblent rares, et leur correction renforce la conviction que la procédure est équitable. Selon cette perspective, l'individu est considéré par rapport à sa fonction, qui détermine les qualités que la société attend de lui, comme le faisaient jadis les absolus censés gouverner la société traditionnelle. Mais qui ne voit que ce sont précisément cette fonction et cette attente qui en fait déterminent rétroactivement l'être de l'élu ? Cela ne manquera pas d'apparaître si, au lieu de considérer l'individu isolé et en proie au groupe, on s'intéresse aux rapports interhumains, en particulier aux rapports de compétition. Ces rapports douloureux, honteux, riches de sous-entendus, sont ceux qui lient les candidats entre eux. Or tous les citoyens étant un jour ou l'autre candidats, à cause de la mobilité sociale qui est la règle ou le masque de la démocratie, ces rapports sont devenus les rapports sociaux essentiels en même temps que les plus difficiles à déceler.

On arrive au sacrifice — à un autre sens du mot « sacrifice » — par un autre chemin. « Considérer les rapports interhumains » oblige à tenir compte des situations limites dans lesquelles ces rapports sont abolis ou distendus, à éprouver dans ces régions obscures la valeur d'une possible thèse sur la nature du lien social. Trois cas se présentent à l'esprit : une situation à valeur explicitement sociale, celle du *condamné à mort* ; une situation ostensiblement antisociale, celle de l'homme qui se *suicide* ; une situation neutre, de valeur fluctuante, la *solitude*. Sans doute pourrait-on en imaginer d'autres ; mais on admettra au moins que l'examen de ces trois-là devrait constituer une introduction adéquate à la pensée sociale de Baudelaire qui, on le sait, a été constamment préoccupé par ces trois thèmes, par ces trois situations par rapport auxquelles sa réflexion s'est orientée. Si l'on peut arriver à quelque clarté sur la peine de mort, sur le sui-

cide, sur la solitude, on peut espérer redonner tout leur sens aux situations intermédiaires entrées à titre de composantes dans la création de Baudelaire : celle du dandy, en qui se rejoignent solitude et suicide, si le dandysme est bien, comme le stoïcisme, la « religion qui n'a qu'un sacrement, — le suicide ! [1] » ; celle du criminel, voué à la peine de mort et à la solitude ; celle du poète, qui participe à la fois des trois notions.

Les études qui suivent essaient de relever dans l'œuvre de Baudelaire quelques-unes des notions appelées par sa théorie de la peine de mort, et de lui rendre sa cohérence. L'examen de la solitude et du suicide leur est en quelque sorte préliminaire.

Il existe des degrés de solitude, par rapport à des compagnies possibles mais absentes ; car la solitude, malgré son évidente positivité, est d'abord un terme relatif et même négatif. Un retrait, une séparation, un obstacle isolent un individu de ses semblables ou des objets qui pourraient en tenir lieu. À l'horizon de ce mouvement, et comme son garant illusoire, l'idée ou l'image de la « solitude absolue », que Baudelaire associe à la « paresse absolue » dans « La Fanfarlo[2] » (le terme d'« absolue solitude » figure aussi dans « Les Veuves[3] ») ; paresse et solitude sont en fait des termes également instables, relatifs. Le comble de la solitude (mais portée à son comble, elle serait inconnue et inconnaissable : on ne connaît que des solitudes rompues — ou fictives) est illustré par Robinson Crusoé, dont Baudelaire évoque l'aventure à propos du dénouement des *Confessions d'un mangeur d'opium* de Thomas De Quincey. Ce dernier développement est caractéristique : l'absolue solitude de Robinson ne nous étant connue que par une fiction, lui semble pouvoir être défaite aisément, par un détour de la même fic-

1. « Fusées », Pléiade I, p. 664.
2. Pléiade I, p. 554.
3. « Le Spleen de Paris », Pléiade I, p. 293.

Extrait de la publication

tion : « Robinson peut à la fin sortir de son île ; un navire peut aborder à un rivage, si inconnu qu'il soit, et en ramener l'inconnu solitaire[1]. » La subordination de De Quincey à l'opium, en revanche, lui semble irréversible, « irrémédiable, irréparable ». Comment mieux faire sentir le caractère artificiel de l'idée de solitude, sa fragilité que la fiction peut seulement masquer le temps d'une lecture ?

On peut concevoir une définition stricte de l'idée de solitude, si on se donne un lieu nettement délimité et circonscrit, et qu'un seul être y soit placé : il sera alors « seul-dans-ce-lieu ». Mais la définition apparaîtra vite comme inadéquate, parce que l'adjectif « seul » demande à être employé absolument, sans détermination, « seul » à son tour ; et parce que l'homme ne saurait concevoir son habitat autrement que comme un espace de relations, englobant donc au moins un autre, un autre possible. Ou alors la solitude serait trop exactement universelle pour avoir la moindre signification : *stricto sensu*, tout homme est à tout moment seul dans son corps, ou au moins dans l'espace que ce corps occupe. Même l'amour, défini par Baudelaire comme « besoin de sortir de soi[2] », n'empêche pas « le gouffre infranchissable, qui fait l'incommunicabilité[3] ». En un sens voisin, on pourrait dire avec Wittgenstein : « La pensée de l'homme se poursuit à l'intérieur de sa conscience, au sein d'une réclusion en comparaison de laquelle toute réclusion physique est une exhibition au grand jour[4]. » Mais c'est précisément parce que l'individuation humaine est plus ambiguë que la division entre des corps mutuellement exclusifs, que le concept de solitude a une autre extension.

1. « Les Paradis artificiels », Pléiade I, p. 490.
2. « Mon cœur mis à nu », Pléiade I, p. 692.
3. *Ibid.*, p. 696.
4. Cité par G. Perros, *Papiers collés 2*, 1973, p. 156. La remarque de Wittgenstein se trouve dans les *Recherches philosophiques* (1953), II, section 2.

Il faut donc concevoir la solitude en fonction des rapports humains, et faire porter la question sur ce dernier terme. Ce nouveau point de vue englobe le précédent et le dépasse : il suppose qu'existent entre des êtres humains présents dans un même lieu, et qui se perçoivent mutuellement, des liens disons de « co-présence » ou de co-existence, et que c'est l'absence de ces liens qui définit la solitude. Le lien de co-présence est un minimum, une sorte de degré zéro ou d'abstraction ; on peut à partir de lui reconstituer tout le catalogue des liens interhumains, depuis les plus spontanés jusqu'aux plus précisément codés, des plus « naturels » aux plus « sociaux » (mais les critères importent moins que la possibilité même de classer) : liens familiaux, érotiques, pratiques, liens du souvenir, du désir, de la haine, de l'appartenance commune ou réciproque ; liens d'identité, de différence, de subordination. Tous ces liens dessinent en creux leur limite impossible, la solitude comme négatif absolu, comme lieu géométrique de la négation de tous les liens. La solitude absolue est impensable, mais nécessaire à la spéculation sur le monde interhumain, qui ne peut viser le concret qu'après un détour par l'utopie ou l'abstraction.

Si le lien interhumain, en ce nouveau sens, n'est pas nécessairement la conséquence d'une présence physique (que signifie une présence « physique » ? Est-ce un contact, la possibilité d'un contact, l'idée seule d'un contact possible ?), on peut dire qu'il préexiste à toute position de l'individu, bien qu'on ne puisse parler d'« individu » avant que la postulation d'une solitude soit affirmée.

Du point de vue de l'histoire des idées, il faudrait alors mesurer l'évolution qui conduit de la conception rousseauiste de la solitude à la conception baudelairienne, pour comprendre cette dernière, à travers des étapes qui ont nom Laclos, Robespierre, Sade, de Maistre, De Quincey, E. Poe, si l'on s'en tient aux auteurs cités par Baudelaire. On ne considérera pas cette liste comme un

Extrait de la publication

itinéraire véritable conduisant peu à peu d'une conception à l'autre, comme si cette évolution s'était faite dans une continuité historique dont on voit mal où elle se situerait ; ce qui s'impose à Baudelaire, et sans doute à certains de ses contemporains, est au contraire le sentiment d'une discontinuité entre un Ancien Régime à moitié rêvé et la démocratie des années 1840-50, se prolongeant et se dégradant dans le despotisme ambigu de Napoléon III. L'opposition entre Ancien Régime et démocratie, bien que brutale, n'empêche pas des renversements paradoxaux, des identités surprenantes : la modification des modes de vie ou des formes de « sociabilité » (*Les Liaisons dangereuses* sont pour Baudelaire un « livre de sociabilité[1] ») ne correspond pas exactement à la succession des régimes politiques en France. Les malentendus quant à la position politique de Baudelaire se sont multipliés, de même que ceux qui concernent sa position à l'égard des conceptions de la société (aristocratie, démocratie, utopies) : notre travail va consister pour une part à regarder ces opinions politico-sociales sous l'angle du pessimisme avec lequel Baudelaire considère les rapports interhumains.

Une telle formulation est-elle vraiment acceptable ? Si on y a eu recours, si l'on s'est résigné temporairement aux simplifications et aux falsifications qu'elle représente, c'est faute de pouvoir restituer dans la linéarité d'un discours qui se veut démonstratif les implications réciproques qui constituent notre sujet : « La pensée de Baudelaire. » Si l'on écrit « Baudelaire considère que... », si l'on parle du « pessimisme » de Baudelaire, tous les problèmes sont supposés résolus, et la phrase devrait s'interrompre : car la solitude dans laquelle Baudelaire pense, notre phrase vient de l'identifier à la position classique, « philosophique », du sujet pensant, éternel,

1. Pléiade II, p. 70.

Extrait de la publication

incontestable. D'abord un sujet, ensuite des rapports sociaux, des liens interhumains : pouvais-je être en peu de mots plus infidèle, à ma propre entreprise ?

On peut penser que cette déviation — il y en aura d'autres — a été causée presque automatiquement par la proposition du recours à « l'histoire des idées » ; cette dernière, l'une des disciplines les plus utiles à l'histoire, conduit en effet très souvent, et malgré soi, à se reposer paresseusement sur des fictions : celle de l'auteur constant dans ses convictions, celle de l'opinion publique, du courant d'idées, de l'atmosphère intellectuelle : fictions innocentes quand elles sont repérées et questionnées, mais dangereux ferments de bêtise quand elles contemplent le cours de la pensée comme des monstres placides, avec tout le poids de leur brutale évidence.

Heureusement les textes de Baudelaire nous reconduisent fermement au cœur des paradoxes, ne serait-ce que par leur insistance sur des termes qui ne laissent pas en repos la fiction utile d'un sujet déterminé, c'est-à-dire prédéterminé. Et ce sera en s'appuyant sur ces termes : ceux d'alternance, de conspiration, de duel, d'aléa, qui nous renvoient à ceux de multitude et de solitude, que notre étude risquera le moins de s'égarer.

Extrait de la publication

I

DÉTERMINATION DE L'INDIVIDU

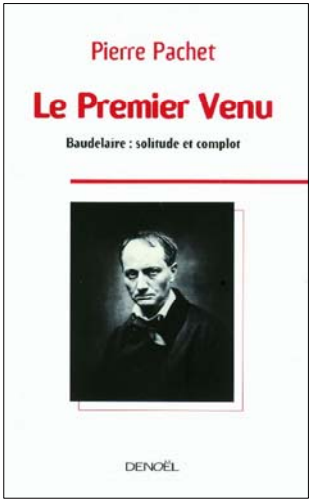
Extrait de la publication

Extrait de la publication

Photocomposition CMB Graphic
Achevé d'imprimer
sur Roto-Page
par l'Imprimerie Floch
à Mayenne, en
Dépôt légal :
Numéro d'imprimeur :
ISBN 978-2-207-26111-8 / Imprimé en France.

164090

Extrait de la publication



Le Premier Venu
Baudelaire : solitude et complot
Pierre Pachet

Cette édition électronique du livre
Le Premier Venu – Baudelaire : solitude et complot
de *Pierre Pachet*
a été réalisée le 16/12/2009 par les Editions Denoël.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en avril 2009
(ISBN : 9782207261118)
Code Sodis : N38876 - ISBN : 9782207100967

Extrait de la publication